

Castel Gandolfo, le 9 mars 2000

Comme Chiara Luce

Très chers tous qui êtes dans le monde,

Ces derniers temps, dans notre mouvement - au milieu d'épreuves qui ne peuvent manquer dans une œuvre de Dieu - nous avons connu, pour diverses raisons, des moments de joie particulière.

L'une d'elles est certainement la bonne marche du procès de béatification de Chiara Luce Badano, Gen de Ligurie (Italie), déclarée maintenant "servante de Dieu" ; la phase diocésaine vient de se conclure et sa cause passe à Rome.

Chiara Luce ! Elle est rayonnante cette Gen ! La lumière se lit sur son visage, tel que nous le montrent les photos, surtout dans la dernière période de sa vie.

Quelle lumière émane de ses paroles, de ses lettres, de sa vie toute tendue à aimer concrètement ceux qu'elle côtoie !

Città Nuova et ses 33 éditions dans le monde ont commencé à parler d'elle. Ainsi nous pourrions la connaître, nous nourrir de sa vie, la prendre comme modèle pour les jeunes du mouvement et tous les autres ainsi que comme témoin pour tous, jeunes et moins jeunes, d'un idéal qu'elle a déjà atteint à 18 ans.

Je n'ai ni l'intention ni la possibilité d'anticiper ici le récit de sa vie. Malgré sa brièveté, c'est une vie belle, grande et sainte, et je serais heureuse que nous la connaissions en lisant les articles sur elle ou la biographie qui va bientôt être publiée.

Cependant, je voudrais tirer une leçon, un encouragement de ses convictions toutes idéales.

La télé-réunion sert à cela : elle nous aide à avancer. Or Chiara Luce marche devant nous en tête de la course.

Dans une de ses dernières lettres, elle me confie sa décision – dictée par l'amour et par l'Esprit Saint en elle – de vouloir aimer Jésus abandonné pour lui-même et non pour l'instrumentaliser à son profit.

Elle voulait donc aimer la souffrance pour lui, Jésus abandonné, et non pas tant parce que cette alchimie divine que nous connaissons bien transforme la souffrance en amour.

Or, les souffrances n'ont pas été épargnées à Chiara Luce, surtout au cours de la dernière étape de sa vie. Mais elle avait compris que c'étaient des perles précieuses, qu'elle devait accueillir avec prédilection tout au long de la journée.

Elle avait découvert qu'elle pouvait aimer notamment dans les souffrances qui exigeaient d'elle la force, la patience, la persévérance, la constance, toutes les vertus nécessaires pour mériter le nom de chrétienne dans de telles circonstances.

Dans les "surprises" aussi, comme elle appelait les alertes fréquentes dues à son état de santé, où elle pouvait rencontrer Jésus abandonné, découvrir son visage défiguré et aimant, et l'êtreindre, en jeune et authentique "épouse liée à un Dieu abandonné".

Elle a donc vécu avec lui. Grâce à lui, elle a transformé sa passion en un chant nuptial. Elle avait même demandé qu'à sa mort son corps soit habillé d'une robe de mariée et elle avait soigneusement préparé tous les détails de ce moment où, affirmait-elle, elle serait "heureuse avec Jésus". Et elle demandait à ses parents de le dire, eux aussi.

Son choix de Jésus abandonné a été radical, le choix de ce qui fait mal et qui, si l'amour fait défaut, peut précipiter l'esprit dans une profonde obscurité.

Oui, le choix de ce qui fait mal.

Ces jours-ci, en pensant à Chiara Luce, devenue tout d'un coup si proche, je me suis rappelée la phrase de la méditation de 1949, intitulée *J'ai un seul époux sur la terre* : "Ce qui

me fait mal est à *moi*. À moi la souffrance qui me touche dans l'instant. À moi la souffrance de ceux que je côtoie..."

Il vaut peut-être mieux ne pas attendre la veille de notre passage dans l'autre vie pour la répéter nous aussi, prendre conscience de sa valeur et nous laisser attirer par la vie et la dynamique qu'elle peut susciter.

Au cours de cette télé-réunion, je nous invite tous à faire de cette phrase la " lumière pour nos pas ". Ainsi nous formerons comme une couronne autour de Chiara Luce que nous espérons pouvoir appeler bientôt sainte ou, comme préfèrent dire les jeunes, " Gen réalisée ".

Les mots : " Ce qui me fait mal est à moi " ne sont d'ailleurs qu'une autre version de ce que nous vivons déjà : " Tu es, Seigneur – Jésus abandonné –, mon unique bien. "

Oui : " Ce qui me fait mal est à moi. "

Et pour que cela ne reste pas des mots, habituons-nous, au moins pendant quelques jours, à compter combien de fois nous mettons cette phrase en pratique, nous la vivons. C'est un moyen efficace qui peut beaucoup nous aider.

" Ce qui me fait mal est à moi " : en moi, dans mes propres limites physiques, morales et spirituelles ainsi que dans mes frères, dans leurs souffrances de toute sorte.

Ce sera une autre excellente manière de nous sanctifier, non seulement nous-mêmes, mais de sanctifier indirectement Jésus au milieu de nous.

" Ce qui me fait mal est à moi ", plus que tout le reste, comme ce l'était pour Chiara Luce.

Courage ! N'hésitons pas à nous y mettre.

Chiara